

Jeux de mains pas vilains entre Angie, accompagnante, et Gabriel, à côté d'Olivier, encadrant et coach sportif. (À dr.) Mains à la pâte pour Kévin et le jeune Eliott, sous le regard de Cécile.

Le bonheur est dans *LA COLOC*

C'est une colocation pas tout à fait comme les autres. Au cœur de Lourdes, au premier étage d'un immeuble de la rue principale, la Villa Amély réunit sept adultes en situation de handicap et une dizaine d'encadrants qui se relaient auprès d'eux pour partager leur quotidien.

Texte et photos : Laurence Fleury



Ils s'appellent Léo, Marie, Cécile, Nicolas, Gabriel, Christophe et Christelle. Ils ont de 20 à 54 ans, et souffrent de pathologies variées : polyhandicap, autisme, maladie génétique rare, trouble fonctionnel et cognitif ou déficience intellectuelle. « Avant, on vivait dans un IMPro*. On était très nombreux, mais on ne mettait pas la table », raconte Christelle, 49 ans. « Tu peux parler, toi aussi ! » souffle-t-elle à son mari. Et de poursuivre après un silence : « Ici, on fait à manger, on choisit nos activités. On fait presque tout ce qu'on veut. Et si on n'a pas envie, on ne fait rien. On est mieux. »

Entre la maison et l'institution

Tous les colocataires ont choisi eux-mêmes d'expérimenter cette alternative entre la maison et l'institution. Un « entre-deux » qui prône le vivre-ensemble et offre à chacun un accompagnement adapté. Un modèle d'habitat inclusif novateur qui, depuis 2014, fait des émules. À l'origine de l'association Le Club des Six, il y a Sabrina, jeune femme lourdement handicapée suite à un accident de voiture. La vie bascule pour sa famille et elle, et c'est pour l'aider à retrouver une certaine autonomie tout en bénéficiant d'une assistance quotidienne que sa sœur, Mailys

Cantler — aujourd'hui présidente de l'association —, a l'idée de créer un lieu de vie adapté et accompagné, sous forme de colocation avec cinq autres personnes handicapées. La Villa Sabrina ouvre en 2014. Depuis, Le Club des Six (club-des-six.fr) a créé vingt-deux autres villas dans toute la France et espère en ouvrir une centaine d'ici 2028.

Une vie comme en famille

C'est l'effervescence ce matin à la Villa Amély. Léo, Marie et Nicolas s'en vont promener le chien sur les hauteurs de Lourdes, tandis que Christophe et Kévin préparent le déjeuner avec Angie. La colocation compte six chambres spacieuses, une chambre d'ami pour les visiteurs — dont Kévin bénéficie de temps en temps, en attendant qu'une



«
Quand j'étais
jeune, j'étais très
en colère contre
mon corps et contre
le monde entier
Cécile



Des colocs qui ont du chien ! Moments câlins avec Thorvie chez les adultes... et Guizmo chez les seniors. Ici, Marie rend visite à Valérie et Georgette.

place se libère dans une villa — et une pièce de vie spacieuse. « C'est là que tout se passe, explique Charlotte Laffaille, la coordinatrice. On prend les repas tous ensemble, on vit comme à la maison, à la différence qu'on est présent jour et nuit à tour de rôle pour les accompagner. » « On est tout le temps avec eux, renchérit Julie, aide médico-psychologique. Il arrive qu'on soit cinq encadrants sur la journée, c'est presque une assistance individuelle. Ce qui serait impossible dans une institution classique où le personnel n'est pas assez nombreux. » « Allez Thorvie, on y va ! » lance Léo, le sportif du groupe. Thorvie est une grosse boule de poils que Julie amène avec elle au travail pour le plus grand plaisir des résidents. « Un chien, c'est important pour les câlins, certains l'adorent. Mais il faut aussi le sortir, explique sa maîtresse. Ils le savent et s'en occupent. Ça les responsabilise. »

Joies et tensions

Le petit groupe baguenaude sur une route de campagne face à la chaîne des Pyrénées qui domine la ville. Marie, pendue au bras de Charlotte, caracole en tentant d'accrocher son regard. « Marie souffre du syndrome de Cornélia de Lange, qui provoque des petits troubles du comportement, explique l'encadrante. C'est une boule d'énergie ! Aussi adorable que difficile à vivre pour le collectif quand elle est dans un mauvais jour. » Et Léo de renchérir : « Je me mets en colère quand elle me casse les pieds. » « Chacun sait, dès qu'il intègre la coloc, qu'il faut cohabiter tous ensemble et être tolérant les uns envers les autres, insiste Charlotte. Mais je me mets à leur place. Même si on fait complètement partie de leur quotidien et eux du nôtre, on coupe dès lors qu'on rentre chez nous le soir. Pas eux. » « Ceci dit, on ne coupe jamais vraiment ! précise Julie. Les colocs — c'est comme ça qu'on les appelle — connaissent nos familles, nos enfants, nos maisons. Je viens avec mon fils au travail de temps en temps. Ça lui apprend la tolérance et ce qu'est le handicap. À Noël, j'ai invité Gabriel à passer les fêtes chez moi car il n'a pas de famille, on n'allait pas le laisser seul ! » Julie, qui vit à proximité de la ferme de ses beaux-parents, propose régulièrement aux

résidents d'aller nourrir les vaches ou conduire le tracteur. « Ils adorent ! Et donc ils font complètement partie de notre quotidien. On ne compte pas nos heures et on est tous venus sur notre temps libre pour des soirées pyjama, des pique-niques ou même pour partir en vacances. Ça nous fait plaisir. »

Petits bonheurs partagés

Cet après-midi, c'est atelier pâtisserie avant d'aller prendre le thé chez les voisines. À l'étage au-dessus vivent huit personnes âgées, également en colocation. « On se rend visite, poursuit

Charlotte, on encourage la mixité intergénérationnelle. » « J'aime bien monter voir les mamies, confie Cécile. Je n'ai pas beaucoup d'échange avec les colocs. Ils ne me comprennent pas toujours quand je parle, et ils ont du mal avec le second degré. » Coincée dans son fauteuil électrique, Cécile assiste de loin à la recette du gâteau entreprise par Marie, Kevin et Elliott, le petit dernier de Julie. Elle poursuit, en faisant l'effort de bien articuler : « Quand j'étais jeune, j'étais très en colère contre mon corps et contre le monde entier. J'étais mal dans ma peau, j'avais la rage, je me suis réfugiée dans la musique. Aujourd'hui, je vais mieux psychologiquement, mais je ne supporte pas la condescendance qu'on manifeste parfois en raison de mon handicap. J'ai choisi de venir ici pour me rapprocher de ma mère que je vois le week-end, tout en ayant mon autonomie et mon chez-moi. »

Coach particulier

Tandis que certains s'affairent, les mains dans la pâte, Christelle s'échappe avec Olivier pour sa séance de gym. Chacun leur tour, Olivier accompagne les colocs à la salle de fitness toute proche. « Je suis un peu leur coach sportif, plaisante l'encadrant. Tout le monde les connaît, les gens sont même admiratifs de leur pugnacité. Et ça change leur regard sur le handicap, qui, malheureusement, a du mal à évoluer dans la société. Parfois, j'emmène Christelle avec moi aux cours collectifs, le soir après le boulot. Pas besoin de remplir une batterie de paperasseries administratives pour la faire sortir de la coloc. » À 17 heures, tout le monde se presse chez les mamies pour le

goûter. « Ça nous fait de la compagnie », sourit Georgette, toute pomponnée. « Ils sont très sympas et c'est enrichissant de les côtoyer car ils sont sans filtre, ajoute Odette. Ce sont de grands enfants. » « Les encadrants ont bien du mérite aussi, confie une autre. Car c'est quand même un métier difficile, peu rémunérateur ni gratifiant socialement. » « On est d'accord, les candidats ne se bousculent pas pour venir travailler ici. Mais la reconnaissance, on la reçoit chaque matin quand on arrive, objecte Olivier. Les colocs sont heureux de nous voir, et ça, ça n'a pas de prix. On forme une vraie petite famille ! On est là pour eux et ils nous le rendent bien. »

* Institut médico-professionnel, qui accueille des personnes avec une déficience intellectuelle.



Léo (en haut) et tous les colocs partagent leurs repas avec les accompagnants dans la pièce de vie de la villa Amély.